



A Beyrouth, sur scène et hors-scène

LIVRES Deux ouvrages très différents éclairent le quotidien d'un Liban dont les habitants comme leur paysage urbain sont meurtris jusque dans leur essence

LUIS LEMA
@luislema

Deux regards complémentaires pour une même réalité. Deux livres, accompagnés de divers événements en Suisse romande, se penchent ces jours sur le Liban, ce pays parcouru d'entailles et de plaies, blessé, éventré, meurtri jusque dans son essence. Deux regards très particuliers: le théâtre, d'un côté, comme béquille ou comme remède possible face aux traumatismes et face à la violence. L'architecture et la photographie, de l'autre côté, comme témoignage implacable du saccage à l'œuvre. S'il est un mot que les Libanais ont appris à détester, c'est bien celui de «résilience», qu'on leur accole immanquablement, comme pour s'étonner qu'ils puissent même accomplir les efforts nécessaires à la survie quotidienne en restant debout. A choisir, puisqu'il le faut, les habitants préfèrent de loin celui de «résistance».

Le théâtre comme un lieu emblématique de cette résistance? Dans une étude très fouillée (*Art et Conflit*, Ed. Slatkine), Michel Abou Khalil décrit la place historique de la scène dans ce pays hanté tout à la fois, dit-il joliment, par la guerre et par l'amnésie. Lui-même acteur, puis attaché culturel à l'ambassade de Suisse à Beyrouth et aujourd'hui directeur de Swiss Made Culture, l'auteur brosse un tableau nuancé du rôle joué par le sixième art au cours des époques récentes. Pratiquement indispensable aux Libanais pour ses vertus thérapeutiques, mais guetté, parfois, par un activisme militant qui l'éloigne de la créativité et risque de le priver de sa force artistique. L'intérêt, ici, est

surtout dans le détail. Comme dans cette tirade d'une pièce mise en scène par Zeina Daccache, consacrée à la violence conjugale, l'un des grands tabous de la société libanaise: «J'ai su comment viennent les enfants. Les enfants viennent quand l'homme ficelle la femme avec ses bras et ses jambes. Il la gifle deux fois. C'est comme ça que les enfants viennent.»

Il règne au Liban, rappelle Michel Abou Khalil, une liberté d'expression qui n'a sans doute pas d'équivalent dans le monde arabe. Et le théâtre, au-delà de la dénonciation des travers de la société, sert aussi à «offrir des espaces sécurisés permettant à ceux qui vivent dans la peur et le non-dit d'exprimer leurs souffrances, leurs traumatismes, leurs désirs et leurs rêves.» Pour preuve, cette autre citation fantastique, recueillie auprès d'une jeune actrice: «J'ai arrêté d'avoir peur de dire ce que je veux. Quand tu parles en face du public à plusieurs reprises, ta peur simplement disparaît. Maintenant, je peux dire ce que je veux, même à la maison.»

Changement de focale avec *Beyrouth Ville nue* (L'Orient des Livres/Medawar Edition), de la photographe d'origine lituanienne Ieva Saudargaitė Douaihi. Pas âme qui vive, ou presque, dans cette échappée photographique à travers la capitale libanaise. Pas la moindre présence, non plus, d'une quelconque cohérence urbanistique ou architecturale dans cette ville qui s'étire, éclatée et irraisonnablement dense, entre mer et montagne.

Une absence qui hurle

Beyrouth? Un chaos, que détaille avec méthode la photographe, qui a aussi suivi une formation d'architecte: des murs qui s'effondrent, des maisons et des champs abandonnés, des nuées de câbles électriques,

des chantiers inachevés, des déchets amoncelés. Pratiquement pas de présence humaine, donc, et pourtant cette absence hurle, elle aussi: «Des propriétaires absents, émigrés ou décédés, des propriétaires dans l'incapacité financière de payer les droits de succession, de rénover, de construire, ou simplement dans l'attente d'une opportunité de vente», résume dans sa préface l'éditeur Alexandre Medawar.

Certaines de ces images sont à voir à l'Atelier (Lausanne) jusqu'au 10 décembre. Rassemblées dans cet ouvrage, elles forment un témoignage visuel à la fois désespérant et presque exaltant dans le dynamisme foudroyant qu'il révèle. L'écrivaine Dominique Eddé, qui signe un autre texte, résume: «La vision que nous propose ici Ieva Saudargaitė Douaihi est assez fidèle à la réalité pour tenir lieu de document, et assez inventive pour fabriquer de l'âme avec des murs de fenêtres ou pour extirper de la beauté à une fourrière.» ■

Conférence de Michel Abou Khalil le 3 décembre, 17h, Théâtre Saint-Gervais, Genève.

Vernissage de «Beyrouth Ville nue» le 1er décembre dès 18h, à l'Atelier, Lausanne.